TEMPERATURE

Du 10 octobre 1900.

Thermomètre de B. S. C. JLAUDEL, Opticiens. No 142 rue du Canal. Entre Carondelet et Baronne

	Fahrenheit	Centigrade
6 h. du matin....	64	18
Midi.....	76	24
4 P. M.....	74	23
8 P. M.....	72	22

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 10 octobre—Indications pour la Louisiane—Temps—généralement beau jeudi et vendredi; vents frais du nord à ouest.

LES TRAVAUX

DE NOS

Autorités Municipales et Sanitaires.

D'ordinaire, dans les pays chauds, en Amérique comme en Europe, c'est à la campagne, sous la fraicheur des ombrages, sous le souffle bienfaisant de la brise d'automne, que les citadins vont se reposer des fatigues de l'été et réparer leur santé que des chaleurs excessives, quelquefois intolérables, ont trop souvent délabrée.

Il n'en est pas toujours ainsi, à la Nouvelle-Orléans, en Louisiane, où nous voyons fréquemment des habitants de nos paroisses rurales venir se réfugier en ville, pour y recouvrer le bien-être et la santé, chez des parents, des amis, jusque dans nos hôpitaux et nos asiles. Nous ne voulons pas chercher la raison de cet état de choses évidemment anormal; mais il existe et nous pourrions en citer de nombreux exemples.

Partout ou à peu près partout, ce sont les campagnes qui se tiennent strictement en garde contre les invasions des fièvres et des maladies contagieuses, et n'épargnent rien pour leur barrer le passage et en préserver leurs localités.

Ici, c'est tout le contraire que nous apercevons. C'est la ville qui se voit souvent obligée d'établir un cordon sanitaire autour d'elle, pour arrêter l'invasion des maladies contagieuses et infectieuses de campagnes.

C'est ainsi que, pour le moment, notre Bureau de Santé de ville est obligé de prendre des précautions rigides et coûteuses pour préserver nos écoles publiques de la contagion des fièvres que viennent leur inoculer les élèves qui leur arrivent des campagnes.

Cette situation étrange, contraire à tous les précédents, fait le plus grand honneur à nos autorités administratives et sanitaires; car elle est le résultat d'une surveillance aussi active qu'éclairée, d'une surveillance de tous les jours, de toutes les nuits, de tous les instants.

Il est facile à un gouvernement quelconque, monarchie ou république, de surveiller la marche d'une maladie et de l'arrêter net sur sa route, à tel ou tel point donné.

N'y a-t-il pas des frontières bien marquées que l'on ne peut franchir, des douanes bien établies qui arrêtent au passage toute contrebande, de quelque nature qu'elle soit, commerciale ou sanitaire?

Mais où est la frontière entre nos campagnes et la Nouvelle-Orléans? Chaque pouce de terrain se prête à l'invasion, à la contagion. Peut-on se faire une idée de la somme de surveillance qu'il est nécessaire d'exercer en pareil cas? C'est cependant la tâche que viennent de s'imposer nos autorités sanitaires, et elles réussiront dans leur presqu'impossible entreprise. Il est vrai qu'elles y sont puissamment aidées par notre administration urbaine qui a l'œil à tout, qui veille sur tout et ne laisse rien échapper à ses rigoureuses investigations.

Nous ne voyons nettement rien de tout cela. Nous nous bornons à jeter un regard distrait sur tout ce qui se fait autour de nous.

Donnons nous la peine de regarder et nous resterons étonnés du travail qui s'opère dans nos régions gouvernementales, de la somme d'activité qui s'y déploie, et nous rendrons grâce à ceux qui se vouent à cette tâche presque surhumaine. Nous ne voulons nommer personne. Le dévouement véritable veut être ignoré et il demande l'anonymat; mais nous plaignons sincèrement ceux qui en sont encore à ignorer sur qui ils doivent porter leur reconnaissance.

Convention industrielle du Sud.

Lettre d'invitation aux journalistes du Sud.

Voici la lettre d'invitation adressée par la presse de la Nouvelle-Orléans aux journalistes du Sud:

La Nouvelle Orléans, le 10 octobre 1900.

A l'éditeur du————

Cher Monsieur.

La troisième assemblée semi-annuelle de la Convention industrielle du Sud s'ouvrira le 4 décembre prochain à la Nouvelle-Orléans et durera cinq jours.

On désire en faire une des plus remarquables assemblées dans l'histoire du Sud, et à cette fin, il sera requis de chaque facteur entrant dans la vie industrielle de cette partie du pays de coopérer à la réalisation de son but et, quand ce sera possible, de prendre part aux procédures.

Son Excellence le gouverneur Heard a adressé des invitations officielles aux gouverneurs de tous les états du Sud; le commissaire de l'agriculture et le surintendant de l'instruction de la Louisiane ont également invité leurs collègues des autres états du Sud, et le maire de la Nouvelle-Orléans a ajouté son invitation officille aux maires des villes du Sud, pour qu'ils soient présents à l'ouverture de la convention.

Ce jour-là, le projet du Canal du Nicaragua sera pris en considération, et il sera pris une décision qui unira la voix officielle du Sud aux intérêts commerciaux et industriels pour demander l'adoption du projet quand il sera présenté au Sénat des Etats-Unis, le 10 décembre prochain.

Pour donner une expression convenable à ces influences, qu'on cherche ainsi à unir dans un mouvement tendant au progrès du Sud industriel, nous, les représentants de la presse de la Nouvelle Orléans soussignés, vous invitons par la présente à à venir à cette occasion.

Par le caractère de ceux qui prendront part à la convention, vous concevrez promptement quelle impulsion sera donnée à tous les intérêts matériels du Sud; et il ne reste à la presse qu'à seconder ces agents pour donner à leurs efforts des résultats plus complets.

Nous estimons avec confiance que non seulement vous assisterez en personne à la convention, s'il vous est possible, mais que vous concourrez à assurer une représentation convenable des corps commerciaux et d'affaires de votre communauté.

Le programme officiel sera envoyé à tous ceux qui n'en auront pas reçu par le secrétaire N. F. Thompson, bureau 44, Equitable Building, à la Nouvelle Orléans, à qui demande en doit être faite.

Signé:
THOS. J. RAPIER,
éditeur du Picayune.
ARMAND CAPDEVIELLE,
éditeur de l'Abeille.
ASHTON PHELPS,
président de la Times-Democrat Publishing Company.
H. J. HEARSEY,
éditeur du Daily States.
G. A. HASSINGER,
éditeur de la German Gazette.
D. C. O'MALLEY,
éditeur du Daily Item.

Le jeu de la guerre du Transvaal

Le prince Edouard d'York, petit-fils de prince de Galles et futur monarque du Royaume-Uni, est un garçonnet de six ans, au caractère impérieux et à l'esprit autoritaire. Il se trouvait dernièrement en visite avec sa gouvernante. Mlle Bricka, chez la duchesse de Sutherland. Tandis que celle ci s'entretenait avec Mlle Bricka, le jeune prince d'York se rendit dans le parc et proposa aux filles de la duchesse de Sutherland de se livrer à un jeu nouveau dont il était l'inventeur: le jeu de la guerre du Transvaal: "Je suis lord Roberts, fit il. Vous, continua t-il, en s'adressant à une fille de la duchesse, vous êtes le président Krüger, vous êtes l'Oncle Paul. Et maintenant, la guerre est déclarée." A ces mots, la jeune fille qui figurait le président de la République sud-africaine, se répandit en protestations indignées:

"Arrêtez, criait-elle, je ne joue pas! C'est moi qui veux faire lord Roberts. Je ne veux pas faire Krüger. Krüger, c'est vous!" Le prince d'York persistant dans son dessein de représenter lord Roberts, une bataille acharnée s'engagea aussitôt: ce fut un engagement héroïque; ce fut Spion-Kop à Lilliput. Par malheur, la Tugela aussi coulait dans le voisinage sous les espèces d'un ruisseau, profond d'un pied ou deux, un élégant et clair ruisseau de parc anglais. Une charge désespérée de Krüger ayant acculé lord Roberts sur cette rive, le jeune prince général tomba à l'eau. Aux cris qu'il poussa, sa gouvernante accourut. Et l'on repêcha le vaincu, que l'on fourra au lit, séance tenante, avec des serviettes chaudes sur l'estomac. Le prince Edouard a juré de prendre une revanche éclatante.

Le Vingtième Siècle.

Dans quelques mois nous serons à l'entrée du vingtième siècle, et le dix-neuvième sera une chose du passé. Il sera, néanmoins, connu comme le siècle des inventions et des découvertes, et parmi les plus grandes nous pouvons en toute sincérité mentionner le Hostetter Stomach Bitter, le célèbre remède pour toutes les maladies telles que la dyspepsie, l'indigestion, les flatulences, la constipation et l'état bilieux, qui viennent d'un estomac en mauvais état. Depuis cinquante ans il a été un remède des plus bienfaisants pour l'humanité, car il restaure la santé. Beaucoup de médecins le recommandent. Prenez leur avis, essayez-en une bouteille et soyez convaincu, mais ayez soin d'avoir le véritable qui a un Timbre de Revenu Privé sur le col de la bouteille.

Mgr Ireland

Commandeur de la Légion d'Honneur.

Paris, 30 septembre.

Un décret du Président de la République vient de nommer Mgr Ireland commandeur de la Légion d'honneur. Tout le monde —à l'exception peut-être de quelques personnes moins réfractaires qu'il ne le faudrait à l'esprit de chapelle — applaudira à la distinction conférée par le gouvernement français à l'illustre prélat que le vœu unanime de ses concitoyens désignait récemment pour porter à la France, devant la statue de La Fayette, le salut de l'Amérique, et dont la savoureuse et puissante parole après avoir charmé les personnages officiels qui en eurent la primeur, causa dans le pays tout entier une si profonde et si favorable impression.

La remise des insignes, dont on avait chargé notre ambassadeur aux Etats-Unis, M. Cambon, a eu lieu hier, à l'Elysée-Palace-Hôtel.

Etaient présents: le général Porter, ambassadeur des Etats-Unis à Paris; le prince Ouroussoff, M. Storer, ministre des Etats-Unis à Madrid; MM. de Vogüé, Brunetière et un petit nombre d'amis personnels de l'archevêque de Saint Paul.

En félicitant le nouveau commandeur de la Légion d'honneur, M. Cambon a très délicatement indiqué les titres du prélat américain à la reconnaissance de la France et très opportunément rappelé, outre son éloge officiel de La Fayette, son admirable panégyrique de notre grande héroïne nationale Jeanne d'Arc, prononcé il y a seize mois dans la cathédrale d'Orléans.

Mgr. Ireland a répondu à l'ambassadeur, et exprimé avec autant de cœur que d'esprit sa joie d'une promotion qui constitue pour lui non seulement un honneur dont il sent tout le prix, mais un lien nouveau avec la France.

Voici maintenant un détail assez curieux: lorsque Mgr. Ireland, peu de temps après la cérémonie dont nous venons de parler, sortit à pied de l'hôtel, ayant à la boutonnière de sa redingote la rosette de commandeur, la première personne qu'il rencontra et qui l'arrêta pour le féliciter fut M. Crozier, directeur du protocole. Le hasard, quelquefois, fait bien les choses.

J'ai voulu recueillir, les impressions du nouveau dignitaire et aussi—Mgr Ireland devant quitter Paris aujourd'hui même pour aller passer quelques jours en Angleterre et, de là, retourner en Amérique—les impressions générales qu'il emporte de son grand voyage en Europe. L'archevêque de Saint-Paul ne s'est pas dérobé à ma prière. De l'entretien qu'il m'a fait l'honneur de m'accorder on ne lira pas sans intérêt ce que je suis autorisé à répéter.

—Vous me voyez franchement heureux de ma promotion dans votre ordre national de la Légion d'honneur. Il n'y a là, de ma part, aucune vanité, mais joie réfléchie et profonde à cause de ce lien nouveau entre la France et moi, je dirais volontiers entre la France et l'Amérique en songeant aux circonstances officielles qui ont précédé le décret si flatteur dont je viens d'être l'objet.

"Ce décret augmente la reconnaissance que je dois à votre pays; mais il ne peu pas augmenter l'amour que je lui ai voué dès les premières années de ma jeunesse. C'est, en effet, sur les bancs du petit séminaire de Maximieux que j'ai appris à connaître et à aimer la France. Depuis cette époque déjà lointaine, j'ai suivi avec une véritable passion l'évolution intérieure de la France dans les lettres, dans les arts, dans la politique, et le rôle si important et si nécessaire qu'elle joue dans le monde. Je l'ai toujours mieux aimée à mesure que je la connaissais davantage. Et toujours j'ai participé du fond du cœur, à ses triomphes comme à ses deuils.

"Maintenant vous êtes dans une période vraiment triomphale. Personne n'a été plus heureux que moi du succès de votre grandiose Exposition. J'ai été fier aussi de la part considérable qu'y a prise mon pays. Entre toutes les nations, c'est l'Amérique qui vous a envoyé le plus de visiteurs. Et l'on disait que nous voulions "boycotter" la France! Mais que ne dit on pas! De toutes les nations étrangères, c'est l'Amérique dont les exposants ont obtenus de vos jurys le plus grand nombre de récompenses, 6,000, je crois, c'est-à-dire le double de ce qui a été accordé ensuite aux nations les plus favorisées.

"Tout cela, voyez vous, resserre les liens entre les Etats-Unis et la France, affermit une amitié que je crois aujourd'hui plus que jamais nécessaire à la paix du monde, et que, d'ailleurs, rien, dans l'ordre des prévisions raisonnables, ne me paraît devoir troubler. Au contraire.

"La France et les Etats Unis sont en effet les deux grandes Républiques du monde, et je crois m'apercevoir, à chacun de mes voyages en Europe, que l'amour de vos institutions démocratiques pénètre de plus profondément dans le peuple. Malgré certaines apparences, mon impression, cette fois ci, est la même. Les Français, trop divisés il est vrai sur bien des questions, sont inébranlablement attachés au régime démocratique qu'ils se sont donné il y a trente ans. Trente ans de stabilité politique, cela compte maintenant dans la vie d'un peuple.

LA CROIX DANS LES ARMOIRIES.

C'est en 1815 que la première croix de la Légion d'honneur a paru dans les armoiries d'une ville; il s'agissait de Chalon sur-Saône; les armoiries étaient d'azur à trois annelets d'or, posés deux et un.

On remonta les annelets vers le haut des armoiries et, au bas on plaça, dans une moitié de l'écu, une grande croix de la Légion d'honneur aux couleurs naturelles.

Pour Paris, le blason est ainsi désigné: de gueules, au navire équipé d'argent voguant sur des ondes de même, au chef cousu d'azur, à un semé de fleurs de lis d'or qui est de France ancien; on devra compléter ainsi cette désignation: à la croix de la Légion d'honneur aux couleurs natureiles.

Ce blason de Paris étant très chargé, le navire équipé d'argent y tenant une grande place, on ne pourra mettre la croix qu'au beau milieu des fleurs de lis; ailleurs, la croix serait trop petite.

Notons que ces fleurs de lis ont été placées dans le blason de Paris en 1358; le blason date du treizième siècle: la devise: *Fluctuat nec mergitur*, ne fait pas partie du blason, elle ne fait que le couronner, inscrite dans une banderole.

CE QU'ILS MANGENT.

S'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, il n'y en a pas non plus pour son cuisinier.

Guillaume II a les goûts et l'estomac d'un caporal. Son plat favori est le porc fumé ou salé avec choucroute. A la cour, on appelle ce plat "le plat des noces" parce que Guillaume l'imposa à ses hôtes princiers, en 1882, à ses noces. L'empereur adore aussi le roastbeef saignant, les pommes de terre frites au saindoux avec oignons, l'oxtail, l'oie rôtie ou fumée, la soupe au lard, l'entre-côte au beurre d'anchois. Ses fromages préférés sont le chester et le terrible munster; il raffole aussi d'un petit fromage de Thuringe semé de cumin (*Thuringer Kummetkäse*). Comme boisson, la bière de Munich et de Nuremberg. Il en peut absorber des quantités phénoménales; très bon estomac, souffre rarement d'indigestions.

L'empereur François Joseph d'Autriche aime les mets peu salés, peu poivrés, arrosés d'un petit vin de Basse-Autriche, les volailles, le mouton, le gibier; les légumes paraissent très rarement à sa table. A un faible pour les "Wiener Nockerl" et autres pâtisseries. Adore les fruits. Digère très bien.

L'empereur Nicolas de Russie aime les plats préparés avec raffinement, très assaisonnés; mais il digère très mal; indigestions fréquentes. Son plat favori est le "pillau", un plat national russe très indigeste.

Le roi d'Italie, au contraire de son père Umberto, raffole des mets pimentés et compliqués, est même vorace, quoique faible de constitution. Sa digestion laisse beaucoup à désirer; il souffre souvent de coliques à cause des mets gras, préparés à l'huile. Adore le macaroni au parmesan et la "polenta".

Le roi de Roumanie et son épouse, la célèbre Carmen Sylva, ont introduit à la cour la lourde cuisine allemande; ce sont de bonnes fourchettes; ils jouissent d'un estomac vigoureux.

Le prince Ferdinand de Bulgarie raffole de la cuisine française, à condition qu'elle soit bon marché. La cuisine est même concédée à forfait à son cuisinier, qui est obligé de fournir déjeuner et dîner pour 10 francs par jour et par personne. Ferdinand digère, depuis quelques années, moins bien qu'autrefois et est obligé d'avoir souvent recours aux sources de Marienbad et de Carlsbad.

DE WASHINGTON A MANILLE.

Les journaux américains se plaignent amèrement du coût des dépêches de Washington à Manille: mais le chemin que parcourent ces dépêches est vraiment considérable. Un télégramme expédié de Washington pour Manille va d'abord à New York, de là à Valentia (Irlande) ensuite à Brighton (Angleterre), ensuite au Havre (France), enfin à Marseille, puis à Alexandrie (Egypte), à Aden (Arabie), à Bombay (Inde), à Madras, à Singapour, chez les Malais, ensuite à Saïgon, fait encore un saut jusqu'à Hong Kong, et, finalement, le télégramme arrive à sa destination, Manille, après avoir parcouru 18,000 milles marins!

Abita, Abita, Abita.
Que de trésors de santé cette Eau contient!

Hôtels d'Ambassadeurs.

La France va devenir propriétaire, à Vienne et à Washington, de terrains importants sur lesquels M. Carré, architecte du ministère des affaires étrangères, sera chargé de construire les nouveaux hôtels des ambassades en Autriche et aux Etats-Unis.

Vienne et Washington étaient, en effet, les seules capitales avec Rome, où les ambassadeurs français ne fussent pas chez eux. Les hôtels qu'ils habitent sont loués à bail par le gouvernement français.

A Rome, le palais Farnèse et l'hôtel Rospighosi, ou sont installés MM. Barrère, l'ambassadeur français auprès du Quirinal, et Fisard, l'ambassadeur auprès du Vatican, sont également loués par le gouvernement. Là encore l'Etat deviendra propriétaire, mais sans acquérir de terrains nouveaux, et simplement en changeant son bail en un contrat de propriété, dès que le Parlement aura voté les crédits nécessaires.

AMUSEMENTS.

THEATRE "CRESCENT.

"The Sorrows of Satan" poursuit sans broncher la série de ses succès et Satan continue à s'y faire battre à chaque représentation, même sous le plus attrayant des costumes, à la grande joie du parterre qui applaudit à outrance à chacune de ses défaites.

Aujourd'hui il y a matinée au Crescent. Il y aura foule, à coup sûr, pour assister au triomphe de la vertu sur le vice.

GRAND OPERA MOUSE.

Il faut sans aucun doute, une excellente troupe bien complète et hablement composée pour interpréter les "Trois Mousquetaires", puisque tous les rôles y sont importants et très variés; mais ce qu'il faut avant tout dans cette comédie, c'est un d'Artagnan de première force pour donner à la pièce tout le relief qu'elle doit avoir. Sous ce rapport, la distribution ne laisse rien à désirer, et rarement nous avons vu ici, à la Nouvelle-Orléans, un d'Artagnan ayant une aussi belle humeur et autant d'entrain. Aussi la salle du Grand Opéra est-elle tous les soirs comble.

THEATRE TULANE

Les journaux du Nord nous avaient dit beaucoup de bien de "The Belle of New York", et nous nous attendions à un succès, dimanche dernier, mais il a dépassé toutes nos attentes et il ne fait que grandir à mesure que les représentations se succèdent. C'est un des meilleurs choix que put faire la direction du Tulane, et l'on peut dire aujourd'hui que la semaine de "The Belle of New York" est la plus heureuse de la saison.

MOT DE LA FIN

Bout de conversation sur le boulevard:

—Alors, vous n'êtes pas allé à la campagne cette année?

L'interpellé, désignant trois ou quatre parents de province qu'il escorte:

—Non, mais, Dieu merci, la campagne est assez venue à moi!

La beauté se rapporte au sang.

Un sang pur donne une peau unie. Il n'y a pas de beauté sans cela. Le Cascarets, Candy Cathartic épure le sang et le garde ainsi en stimulant le foie paresseux et en éliminant du corps toutes les impuretés. Commencez dès aujourd'hui à vous débarrasser des boutons, clous, taches, pointe noirs et de ce teint bilieux et maladif en prenant Cascarets,—beauté pour dix sous. Chez tous les pharmaciens, satisfaction garantie, 10cts, 25cts, 50cts.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 11 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

PREMIERE PARTIE.

BOURREAU ET MARTYRE.

I

LA ROULOTTE.

Le 21 août 1869, une voiture de saltimbanque stationnait sur la route impériale de Thann à Mulhouse, dans le bois de Nonnenbrück, à proximité du bourg de Lutterbach.

C'était vers le soir. Il avait plu dans l'après midi: quelques subites averses de saison. La ligne bleue des Vosges commençait à se fondre dans les vapeurs montantes du crépuscule d'où émergeait encore la crête du Roseberg dentelant le ciel nettoyé par l'orage.

La roulotte était au repos sur ses quatre roues basses. Attachée à un arbre, non loin de la limonière, une haridelle étique broutait l'herbe du fossé, en promenant de-ci, de-là ses regards éteints de bête lasse et malheureuse.

Une voix d'homme s'éleva de l'intérieur du véhicule.

—Véronique, allume la camoufle!

Rien ne bougea.

La même voix, rude et impérieuse, d'accent vulgaire, reprit après quelques secondes:

—Eh bien! eh bien! la Rouquine, cette calebombe?..... C'est-y pour aujourd'hui, ou pour demain?

Une femme répondit alors, d'un ton nonchalant:

—Te fâche donc pas Achille... On y va, mon homme!

Un crépitement d'allumette, une lueur sulfureuse, et bientôt la roulotte s'emplit d'une pâle clarté qui filtra au travers des persiennes closes sur les vasistas veufs de leurs vitres.

—On n'y voit pas trop, opina celui que la femme avait appelé Achille.

—Monsieur voudrait, bien sûr, le lustre de la "Grande Opéra"? Rien que ça de lusque! T'es pas dégoûté, mon vieux.... Moi je me contente de la chandelle; faut pas être si exigeant quand on n'a pas les moyens.

—Malheur de malheur! gronda l'autre. Dire qu'il y a des gens qui ont de l'argent plein leurs poches, qui habitent des châteaux, qui se remplissent le ventre de morceaux fins, boivent à leur soif le petit-lait rouge et s'allongent dans des lits de plume, pendant que nous autres, nous trimardons et crevons de faim toute l'année dans cette boîte!.... Oh! quand j'y pense, ça me tourne les sangs.... Si j'en tenais un, de ceux-là, je lui ôterais le goût du pain!.... Je lui tordrais le cou comme à un poulet, bonsoir de bonsoir!

—Tu te feras donc de la bile à perpète, l'Asticot? A quoi que ça te sert?.... C'est point parce que t'auras dégoisé contre les aristos, contre les types de la haute, que ça mettra dix sous de plus dans ta profonde.

—Toi, la Rouquine, tu seras toujours la même. Je la connais, ta philosophie! Avec ça, on a toujours la dent creuse et l'estomac vide.... Tiens! ajouta t-il en donnant un violent coup de poing contre une des parois de la roulette, la société, j'en ai plein le dos! Tous des mufles, du haut en bas.... Et on ose dire que l'empereur voulait améliorer le sort du peuple! Il est joli le sort du peuple!.... Jamais les affaires ne sont allées aussi mal.... C'est misère et compagnie.... Les petits, ils tirent toujours la langue et serrent d'un cran leur sous-ventrière; les gros s'arrondissent. Je voudrais en écraser quelques uns, de ceux-là, je te dis. Ça me ferait du bien!....

—Commence toujours par nettoyer proprement les poches de ton monsieur d'avant-hier, celui qui a promis....

—Chut! fit Achille. Il doit venir tout à l'heure. Avec lui, je crois qu'il y aura des roues de derrière à la clef. Il ne serait que temps!.... En attendant, Gaspard ne revient pas vite.... Satané Grêlé! Il trouvera encore moyen de nous déranger; je parie.... Je voudrais bien qu'il rentre et qu'il se couche avant l'arrivée du particulier.

—T'impatente pas, l'Asticot. La vente est peut être bonne.... et la maraude aussi....

—Je vas toujours fumer une pipe pour passer l'ennui.

—Pas ici, eh!....Ça ferait tousser la môme qui dort.

—C'est bon, je me range sur la terrasse, comme dans les salons où qu'il y a des dames.

L'Asticot parut à l'avant de la roulotte et s'assit sur la plate-forme. Il tira de sa poche une pipe de deux sous, la bourra méthodiquement et l'alluma avec une satisfaction visible.

—N'y a encore rien de tel que sa vieille bouffarde! fit il.

Achille, dit l'Asticot, était un gallaird de ving-huit ans environ, brun, grand, râblé et barbu. Ses manches de chemise, relevées, découvraient des biceps énormes.

Le compagnon avait l'air peu commode. Ses traits anguleux, son regard sombre et faux, sa bouche démesurément lippue, son allure oblique en faisaient un personnage médiocrement rassurant.

Il fuma quelques instantes sans mot dire, faisant fuser entre ses dents de fréquents jets de salive brunâtre, car il combinait les agréments de la chique avec les douceurs du calumet.

La Rouquine vint se dresser à côte de lui, sans parler, car elle savait que son maître n'aimait pas qu'on troublât ses réflexions quand il caressait Zézette—nom donné par lui-même à sa pipe dans un moment d'enthousiasme tabagique.

C'était un singulier type de femme.

Jeune, ni belle ni laide, très rousse, avec une carnation plantureuse, elle paraissait être d'humeur aussi revêche que l'Asticot. Son épaisse chevelure crépelée, d'un fauve ardent, lui faisait une perruque qu'elle coiffait à la tzigane. La bouche était grande et bien meublée, le nez busqué, l'œil noir et méchant. A ses oreilles pendaient de larges anneaux de cuivre.

Elle s'assit auprès d'Achille, toujours silencieux au milieu de son nuage bleuâtre.

Une voix d'enfant la rappela dans la voiture.

—Maman!....maman!

—Bon gromela l'Asticot furieux, voilà la môme qui pione! ....Ce que c'est embêtant, tout de même, les gosses!....Malheur de malheur!

Cette exclamation constituait avec "bonsoir de bonsoir", la base du répertoire favori d'Achille.

Véronique était allée au fond de la roulotte, où se trouvait blotti un misérable berceau d'enfant.

Penchée sur la couchette, elle disait, avec des inflexions très tendres:

—Maman est là, poupoule.... Sois sage, n'aie pas peur.... Que veux-tu?

—Ai soif! fit l'enfant, pleurnichant de plus belle.

—Tu entends, la petite voudrait boire, dit Véronique à son mari, et je n'ai pas seulement un sou pour lui acheter du lait.

—Alors, ma femme, nous sommes logés à la même enseigne. Bilan de la banque: zéro franc, zéro centime....

—A qui la faute? Fallait pas tant licher, mon homme!

—De quoi? de quoi?

—Quand tu as quatteronds, tu en bois cinq.

—En tous cas, ce n'est pas au jour d'aujourd'hui.... Jamais nous n'avons été aussi bas. C'est la panade complète, la purée noire, pis que quand notre cirque a fait faillite.

Furieux, il envoya un nouveau coup de poing à la roulotte qui en trembla sur ses bases.

La Rouquine se retourna, un mauvais pli aux lèvres.

—C'est pas une raison pour démolir la baraque. Elle n'a pas besoin de ça....

Oh! non, elle n'en avait pas besoin, car elle commençait à être passablement dégradée, la guimbarde!

A l'extérieur, plus de peinture. A l'intérieur, le vent et la pluie pouvaient entrer comme chez eux par les carreaux cassés.

Et quel taudis! Au fond, le lit d'enfant. A côté, un matelas destiné au couple; plus près de la porte, un deuxième grabat, tout éventré, qui faisait fair sa paille.

Le reste du mobilier consistait en une table avec pot à eau, deux chaises boiteuses, un fragment de miroir, des assiettes en fer battu et une bouteille. Au plafond était suspendue une cage où trillaient deux canaris.

Dans un coin une volumineuse caisse tapissée d'images d'Epinal et de dessins d'almanach: portraits aux enluminures criardes, vues de l'Exposition de 1867, illustrations allégoriques, gravures de modes, batailles de